

Chapitre 7 – DU CROCODILE D'OIRON

Le visiteur de la collégiale d'Oiron (Villa Orioni en 955, Orionium ou Oironium en 1107, Orronium vers 1120, Sanctus Mauricius de Oiron en 1122, Oryum en 1125, Oyron en 1300 (Ledain 1902 : 196-197). L'église Saint-Maurice y est citée dès 955 ou 956 (Dom Fonteneau, VI : 107)) est surpris d'y découvrir, dans le transept sud, un crocodile solidement rivé au mur par des anneaux de fer. Désireux d'en savoir plus, il apprendra simplement, dans le petit historique mis à sa disposition à l'entrée de l'édifice, qu'il s'agit d'un « don à la famille des chatelains », mais que cet animal est « d'origine inconnue, venant probablement des pays tropicaux ». L'emploi de ce « probablement » invite à toutes rêveries sur la faune de la région. Serait-ce à dire que, comme le veut une légende dont on aimerait bien avoir des attestations anciennes, ce reptile aurait jadis hanté les marécages de la Dive, la « divine » rivière qui coule dans le voisinage ? Tantôt on affirme que c'est un chevalier qui en aurait débarrassé le pays, et tantôt ce sont les habitants eux-mêmes qui l'auraient tué. Plus prosaïquement, les érudits affirment que l'amiral Bonnivet (1488-1525) l'aurait rapporté de ses voyages, ou bien que c'est Claude Gouffier, son petit-fils, grand écuyer de France et dont la devise se lit au-dessus de l'entrée du bâtiment (La devise de Claude est *Hic Terminus haeret* (« Ici est le terme »), phrase que Virgile met dans la bouche de Didon parlant d'Enée à son arrivée dans le Latium (*Enéide*, IV-614), qui l'aurait placé là.

Ce Claude Gouffier était le fils d'Artus Gouffier, qui fonda l'église en 1518 (par acte du 10 mars 1518, Artus Gouffier avait transformé l'église en collégiale pourvue d'un doyen, sept chanoines et quatre enfants de chœur. Son fils Claude Gouffier continua les travaux et, à sa mort, laissa une immense fortune) et c'est à cette famille que l'on doit le plus grand des châteaux renaissance encore visibles en Poitou, auquel l'édifice religieux servait de chapelle. On voit encore dans l'église un tableau qui représente Claude évoqué par son patron, gantelets et heaumes posés. Mais à peine se plonge-t-on dans les données de l'Histoire que l'on retrouve le merveilleux : en effet, ce richissime Claude Gouffier (1501-1570) n'était autre que le comte de Caravaz dont Charles Perrault s'inspira pour créer le marquis de Carabas, enrichi grâce au Chat Botté.

Selon une plaquette de présentation du château, récemment publié, cet esprit éclairé se serait piqué de sciences naturelles, comme nombre d'amateurs de *mirabilia* de l'époque, et ainsi s'expliquerait la présence du saurien empaillé. Explication simpliste, car une église n'a rien d'un « cabinet de curiosités ». De plus, à Oiron, une dévotion populaire s'était installée autour de cet animal, dont on grattait la mâchoire pour élaborer une potion souveraine contre les fièvres. De tels fébrifuges à base de la poussière raclée en un lieu saint se trouvent ailleurs en Deux-Sèvres : ainsi, à Sainte-Verge, racle-t-on le tombeau de la sainte ou, à Sainte-Eanne, la Pierre-Sorille. Nous sommes donc loin de la curiosité pré-scientifique des amateurs dilettantes de la Renaissance.

On sait en outre que de grands sauriens ont été également accrochés dans d'autres églises, et notamment à Saint-Vulfran-d'Abbeville, à la Sainte-Chapelle de Paris, à Saint-Bertrand-de-Comminges ou dans les cathédrales de Vérone et de Saragosse, mais encore à la voûte de l'église de Cimiers près de Nice, à l'abbaye Saint-Victor de Marseille ou en l'église de Raguse.

Si la présence des salamandres sculptées en l'église d'Oiron se comprend par le fait que c'est Artus Gouffier qui conseilla à François Ier cet emblème en l'accompagnant de la devise *Nutrisco et extinguo* (« Je nourris le bon feu et j'éteins le mauvais »), et si les deux ourouvres qui se remarquent sur le tombeau de l'amiral Gouffier de Bonnivet peuvent être compris comme des emblèmes de la perpétuité de la vie future (on peut s'interroger sur la présence de ce symbole alchimique sur un tombeau qui, par ailleurs, ne porte aucune marque chrétienne (croix ou autre)), il convient d'enquêter plus avant sur l'emblématique chrétienne du crocodile.

En effet, les vieux auteurs insistent unanimement sur son caractère diabolique, et il sert communément à représenter la gueule dévorante de l'Enfer : « *Crocodile signifie diable en ceste vie* », nous dit par exemple Philippe de Thaun en 1125.

Le mot de « crocodile » lui-même est un emprunt au latin *crocodilus* provenant du grec *krokodeilos* qui désignait à l'origine tous les lézards de grande taille vivant dans les clôtures ou les murailles, et dont l'étymologie renvoie à un « ver » de « galet ». Les formes anciennes *cocodrille*, *codrille*, *cocadrille* se sont parfois conservées jusqu'au XVII^e siècle, bien que la forme moderne « crocodile » ait été connue dès 1538 (c'est-à-dire à l'époque où vivait Claude Gouffier).

Les explorateurs qui découvrirent, et parfois rapportèrent en France, les premiers exemplaires connus de crocodiles du Nil ne furent guère surpris de rencontrer dans ce fleuve des monstres qu'ils assimilèrent aussitôt aux génies des eaux et aux dragons que mentionnaient les traditions orales de leurs régions d'origine. ...

L'assimilation de crocodiles véritables à des dragons est attestée à Poitiers ou, dans le palais de justice, un tel animal était conservé. ...

Or, le thème du monstre vaincu par un condamné à mort qui gagne sa grâce par ce haut fait est également présent dans le récit légendaire du dragon dit de la « Grand'Goule », qui dévorait les religieuses descendant en les caves de l'abbaye Sainte-Croix, au temps de Sainte Radégonde. Dans ce dernier cas cependant, le vainqueur périt aussitôt après sa prouesse, empoisonné par l'haleine du monstre, car le masque de verre qui le protégeait de la peste de la Grand'Goule s'était accidentellement brisé dans la lutte (La Liborlière, *Vieux souvenirs du Poitiers d'avant 1789*, Poitiers 1818) : on peut à bon droit supposer qu'il y a une rationalisation du vieux thème du serpent fascinateur, du basilic qui tue par la seule force de son regard, mais qui sera finalement vaincu par l'unique héros assez rusé pour imaginer de lui renvoyer son propre regard, à l'aide d'un masque de cristal ou de verre qui le reflète. Aux XII^{ème}-XIII^{ème} siècles, les auteurs occidentaux qui écrivaient sur le *crocodile* n'en avaient jamais vu, et s'appuyaient essentiellement sur les traditions populaires et les textes de l'Antiquité. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils mentionnent des traits que la simple observation aurait suffi à ruiner. Par exemple, Bruno Latini, dans son *Livres dou tresor*, rédigé vers 1263, présente le « *crocodile ou caucatrix* » comme étant privé de langue, et ajoute que c'est « *le seul animal au monde dont la mâchoire supérieure soit mobile, alors que la mâchoire inférieure est fixe* ». La plupart des auteurs de *Bestiaires* médiévaux répéteront, avec Guillaume Le Clerc de Normandie, que « *le cocatrix est ceste fière beste qui vit dans le Nil* » et dont les vieilles femmes utilisaient autrefois la couenne « *pour en faire un onguent* » (ce qui n'est pas sans rappeler l'usage médicinal cité pour Oiron, à ceci près que, dans les *Bestiaires*, il s'agit d'une potion antirides). Un autre lieu commun de ces écrits médiévaux sur le crocodile est que « *s'il rencontre un homme et qu'il triomphe de lui, il le mange, il n'en laisse rien : mais continuellement par la suite le crocodile pleure cet homme, pendant tout le reste de sa vie* ». On aura bien sûr reconnu au passage l'origine des « *larmes de crocodile* » de l'expression bien connue.

Les premiers voyageurs occidentaux ont rapidement assimilé le Nil à l'un des quatre fleuves sacrés du Paradis cités en la Genèse (II, 10-14) et, dès lors, il leur était facile d'identifier les crocodiles aux dragons vivant aux confins de la terre interdite. Brodant sur ce thème du crocodile personnifiant « l'Ennemi », l'emblématique chrétienne a également redonné vigueur à l'Hydre antique. En effet, nous disent les *Bestiaires*, « *l'Hydre est un animal moult sage et qui sait bien faire dommage au coquatrix* ». Il s'agit d'un serpent aquatique qui demeure également dans les eaux du Nil, où il éprouve une grande haine pour le crocodile, qui la lui rend bien. Reprenant les textes de Pline et d'Aristote sur l'*ichneumon*, nos auteurs médiévaux content en effet que, lorsque le crocodile s'endort sur le rivage, bouche grande ouverte, l'Hydre court se rouler dans la boue afin de glisser plus facilement dans la gueule du monstre, qui l'avale et « *la transgloute tot vif* ». Mais l'Hydre, une fois parvenue dans son ventre, lui déchire les entrailles, parcourt ses viscères en tous sens et met ses « *boiaux* » en pièces, avant de ressortir en perçant le flanc de son adversaire, qu'elle fait ainsi périr. Dans son chapitre *De Ydru* (De l'Hydre), Guillaume de Normandie, qui écrivait en 1210 ou 1211, explique que « *le cocatrix senefie mort et enfer, n'en doutez mie ; or, comme l'Hydre le tue, de même fit Notre Seigneur Ihesu Christ qui enveloppa sa divinité en la chair d'un corps humain (comme l'hydre s'enveloppe d'argile), entra dans l'enfer pour en délivrer ses amis, et peut dire avec le Prophète : « ô mort, je serai ta mort* ». Cette symbolique christique qui, depuis le *Physiologus*, exploite un jeu de morts sur *mors* (la mort) et *morsus* (la morsure) (O mors, ero mors tua ; morsus tuus ero, inferne (O mort, je serai ta mort ; je serai ta morsure, enfer)) fait donc allusion à la Descente aux Enfers, où l'Hydre est comme le Christ qui « descend » dans les profondeurs du crocodile infernal et on ne serait mieux illustrer ces conceptions que par ces lignes écrites avant 1217 par Pierre Le Picard : « *Notre Salvère Ihesus Crist, qui prit chair en la Vierge Marie, fut peiné en la Crois, puis entra dans la cocodrille, c'est-à-dire descendit aux enfers d'où il sortit libérant tous ses amis* ». La proximité de la salamandre renforce cette symbolique, car cet animal constitue un autre emblème du descendit ad inferos, en accord avec ce passage d'Isaïe (*Prophétie XLIII,2*) : *Si transieris per ignem, non combureris, flamma non exuret te* (« Si tu traverses le feu, tu n'en seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera point »). Nous voici bien loin, décidément, des conceptions qui auraient présidé à la réunion d'un hypothétique « cabinet de curiosités ».

Mais ces pensées, qui peuvent maintenant surprendre, étaient familières aux hommes qui, au Moyen-Age et à la Renaissance, avaient poussé très loin l'emblématique chrétienne en développant toute une zoologie symbolique. Il convient du reste de se souvenir qu'à cette époque, tous les reptiles étaient rangés parmi les « vers » ou « serpents », voire classés dans la catégorie des « dragons », et le crocodile, serpent-dragon aquatique vivant dans le Nil sacré, ne fit pas exception. Or, dans la pensée chrétienne, plusieurs serpents jouent un rôle de grande importance. Dans le cas présent, il nous faudrait bien en trouver un qui eût eu quelque propriété médicinale, et qui eût été « élevé » et fixé entre ciel et terre, comme les crocodiles des églises ou comme le Dragon, le Cocadrille ou toute autre Grand'Goule, naguère religieusement processionnés. L'image qui vient immédiatement à l'esprit est celle du « serpent d'airain » de la Bible, parfois représenté dans les églises, comme en la basilique Saint-Ambroise de Milan, où il figure sous la forme d'un serpent de bronze dressé au sommet d'une colonne isolée. Sa présence y est attestée depuis le IV^{ème} siècle, et au XVI^{ème} siècle, saint Charles Borromée dénonça les Milanaises qui venaient l'implorer de guérir leurs enfants atteints des « vers » : savait-il que cet objet antique n'est probablement autre qu'un ancien emblème d'Esculape, ou un *ex-voto* dédié à ce dieu ?

On se souvient que lorsque le peuple implora Moïse de le libérer du châtement divin des serpents « brûlants » envoyés par Yahvé, ce dernier lui ordonna de façonner un « brûlant » d'airain et de le dresser sur une hampe, ce qu'il fit. Et, est-il précisé dans *Les Nombres*, si un homme était mordu par quelque serpent, il le regardait et restait en vie (*Nb*, 21.4-9). Mais qu'était-ce donc que ce « brûlant » ? Le mot correspond au terme hébreu *saraph* qui, dans un texte d'Isaïe, est usuellement traduit par vipère ou ... dragon.

Selon certains commentateurs, la hampe en haut de laquelle se trouvait ce dragon d'airain aurait été du même bois que la croix du Sauveur. Une tradition affirme même qu'une espèce de serpent nommée *Tyrus*, et employée pour fabriquer la thériaque (bien connue en Poitou), aurait gagné son pouvoir médicinal depuis que l'un d'eux « *qui sévissait aux environs de Jérusalem, aurait été pris le jour même de la crucifixion du Christ et fixé sur la Croix à côté de lui* ». « *Dès lors, selon une légende rapportée par Anselme Adorno, tous les serpents de l'espèce auraient reçu, par l'effusion du sang du Christ, la propriété de porter très efficacement remède à tout venin* ».

Prudence, en son *Dittochaeon* (v. 48), avait déjà écrit que le serpent d'airain, susceptible de guérir les morsures des autres reptiles, fut bien suspendu à une croix (*Duce cruce suspendit, qui virus temperet, anguem*). Isidore de Séville reprendra l'image en précisant que le Sauveur est le nouveau Serpent d'airain, et saint Bernard considéra Jésus comme le « *vrai Serpent d'airain* » auquel la résurrection a donné la dureté de l'airain. Dans l'*ave praeclama* qui lui est attribué, Albertus Magnus implore la Vierge en lui demandant : « *Fais que [...] nous voyions sur sa croix le serpent d'airain* » et, sur une *Biblia pauperum* du XIII^{ème} siècle, le serpent est enlacé à la croix en tau, en une image qui a parfois aussi été utilisée pour décorer les letrines peintes, mais qui figure aussi dans certains manuscrits alchimiques, pour représenter le *serpent mercurialis*. L'association du serpent et de la croix se remarque sur des vitraux des cathédrales d'Alençon et de Bourges. Le Christ lui-même apparaît parfois sous la forme d'un petit dragon-serpent, comme sur un vitrail de l'église du Châtenet-en-Dognon (commune de Saint-Léonard du Noblat, Limousin), ou bien rue Saint-Denis à Paris (à l'angle de la rue Etienne Dolet), ou encore sur un vitrail de la cathédrale de Limoges, où ce sont trois serpents qui boutent la tête hors du calice que tient saint Jean. Au XIII^{ème} siècle, le Christ-serpent fut régulièrement représenté sur des calices, où il s'accompagne d'inscriptions ne laissant aucun doute sur sa signification, par exemple : *Serpens Christum notat in cruce passum* (« Le serpent désigne le Christ qui a souffert sur la Croix ») ou *Serpentis signum Christum notat in cruce passum* (« Le signe du serpent indique le Christ qui a souffert sur la Croix »). Ce thème se retrouve en la collégiale Saint-Sylvain de Levroux (Berry) et surtout, justement, à Oiron, lieux où saint Jean l'Évangéliste est figuré tenant un ciboire duquel sort un petit dragon.

À Oiron, la présence du serpent-dragon dans le calice élevé par saint Jean conforte les déductions précédentes : une fois de plus, avec ce serpent guérisseur élevé sur la Croix, nous rejoignons une emblématique christique qui retrouve l'analogie entre, d'une part, le « Serpent d'airain » hissé sur la hampe où sa vue suffit à guérir les Juifs mordus par des serpents en châtiment de leur infidélité, et d'autre part, Jésus « élevé » sur le même bois de la Croix pour « guérir » l'Humanité du péché originel causé par les manœuvres du Serpent tentateur. Il y a là un magnifique prolongement à une image déjà présente dans l'*Évangile* de Jean (3, 14) : « *De même que Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme* ». Cependant, le *Livre de la Sagesse* prend bien garde de préciser que ledit « Serpent d'airain » n'était aucunement une idole, mais bien un « *signe de salut* », et que « *celui qui tournait les yeux vers lui était sauvé non par ce qu'il avait sous les yeux, mais par le Sauveur du Monde* » (*Sa*, 16, 6-7).

Ainsi en fut-il probablement de même pour le crocodile d'Oiron, « *signe* » élevé entre ciel et terre, et pieusement invoqué par des générations de fidèles qui, depuis le XVI^{ème} siècle, ont eu recours à lui pour effacer les « brûlures » de la fièvre : *Qui contemplantur anguem, vitae reparantur* (« Ceux qui contemplent ce serpent sont rétablis dans la vie »).

Encore quelques remarques. L'église d'Oiron est dédiée à Saint Maurice. Aurait-il à voir avec le crocodile accroché en l'église ? Ce dernier fut assimilé au Dragon, souvent vaincu par un saint sauroctone : ainsi saint Jouin, aidé de saint Hilaire, combattit celui qui hantait les marais de la Dive, et saint Hilaire lui-même défit celui des marais de la Boivre. Or, saint Maurice est un saint militaire, dont le cheval provoque le jaillissement des fontaines (ex : à Molvinghen-en-Douais) et il est particulièrement implanté dans les régions marécageuses (ex. : entre Langres et Vesoul) tout comme son doublet saint Maurille (c'est dans les marais du Marillais en Maine-et-Loire que la Vierge est apparue à ce dernier). Saint Maurille fut évêque d'Angers et, en cette ville, l'église qui porte son nom possédait un autel à Notre-Dame des Serpents « *à cause [...] que ces serpents infectaient l'air* ». Il semble donc bien que saint Maurice-Maurille soit, comme bien d'autres saints cavaliers, un des ces sauroctones voués à la lutte contre l'antique dragon.

Un autre crocodile poitevin célèbre fut celui du cabinet des curiosités réunies à Poitiers par le poète et herboriste Paul Constant (1570-1632), qui l'apostrophait en ces termes : « *Toy pleureux Crocodil qui as daigné quitter / Ton Gosen serpentant, pour venir visiter / Le Poictou qui chez soy ne void mourir ny naistre / Reptile si puissant, le premier, viens paroistre / Dedans mon Cabinet.* » (Paul Coutant (1609) – *Le iardin, et cabinet poétique de Paul Constant, apoticaire de Poitiers*, Poitiers, Anthoine Mesnier, p. 59-60). [NB : « Gosen » est le terme hébreu qui, dans la *Genèse*, désigne le nord de l'Égypte].